

Une intéressante acquisition du Musée : **Statue de Saint Eloi**

Par Michel HACHET, conservateur



Le fonds lapidaire du Musée d'Art et d'Histoire de Toul vient, grâce à la générosité d'une famille d'un sympathique village du Tulois, de s'enrichir d'une intéressante statue de Saint Eloi.

Il est figuré en tant qu'évêque, assis sur une cathédre, coiffé d'une mitre, vêtu de ses ornements pontificaux. Il est possible de l'identifier personnellement puisqu'on peut voir, sculptés sur l'étroit socle solidaire de la statue, alignés horizontalement, les images d'une enclume entre un fer à cheval et des tricoises de maréchal-ferrant. Ce sont, comme nous le verrons, les attributs qui le distinguent comme saint patron des forgerons, des maréchaux-ferrants, également des orfèvres. Cette dernière profession, ultérieurement étendue par la tradition à d'autres spécialisations métallurgiques, correspond historiquement à celle qu'il exerçait dans sa jeunesse.

Mais, avant d'aborder l'étude de ce qu'on peut savoir de son histoire et également de son édifiante légende, précisons la description de cette statue. Elle est sculptée dans un calcaire à grain fin, ressemblant à celui que depuis très longtemps on exploite dans le pays de la Meuse. Ses dimensions sont : hauteur 0,870 m, largeur 0,330 m, épaisseur 0,280 m. Son état de conservation est assez heureux si on excepte, d'une part, une certaine érosion du visage laissant soupçonner que depuis son élaboration dans l'atelier du sculpteur qui l'a réalisée, la statue a dû passer un certain temps à l'extérieur, exposée aux intempéries. D'autre part, les mains du personnage sont absentes et on peut observer la présence sur la surface de leur section à l'avant-bras pour la droite, au poignet pour la senestre, d'un profond trou circulaire ayant donné autrefois place à un goujon métallique.

À un premier examen, on aurait pu imaginer que le sculpteur n'a pas réalisé ces parties des membres avec le corps dans un bloc monolithe, mais, les a sculptées à part. Dans cette hypothèse, la surface de section aurait été plane, or il n'en est rien, c'est une cassure. Il faut donc penser qu'après un regrettable accident, à une époque indéterminée, on a restauré la statue en y remplaçant, grâce à des tenons, les mains cassées et que, cette restauration n'a pas résisté au temps.

Il convient aussi de signaler qu'on peut retrouver, en maints endroits, des traces de polychromie.

Nous avons dit que le personnage est présenté assis sur une cathédre pourvue d'un dossier. Les proportions de son corps sont harmonieuses mais celles de la tête sont légèrement accrues. Il est probable que cette exagération fut intentionnelle si on imagine que la statue était prévue pour être placée à une certaine hauteur.

L'expression du visage est calme et souriante. Il est

encadré d'une longue chevelure se terminant inférieurement en une boucle et s'étalant largement sous la nuque partiellement couverte par les deux fanons pendants, du bord postérieur de la mitre. On peut aisément reconstituer par la pensée la gestualité du personnage : il bénissait de la main droite et s'appuyait de la gauche sur sa crosse dont subsiste la partie inférieure.

Le costume est celui d'un évêque. Il est coiffé d'une mitre de hauteur modérée telle qu'elle était d'usage au XV^e siècle (ou peut-être un peu plus tard). Elle est bordée par un galon perlé et son pignon est partagé au milieu par une bande décorée de rosettes. On peut observer que ces décors conservent des traces de couleur jaune (peut-être l'assiette d'une dorure ?). Il est vêtu d'une ample chape (traces de polychromie rouge) agrafée sur la poitrine par un volumineux fermail (traces jaunes) et laissant voir les deux longs pans de l'étole, croisés, ainsi qu'il est prescrit à un évêque, sur son rochet et sa robe.

Cette statue d'une grande qualité a été offerte au Musée par la famille Bouchot de Royaumeix qui la conservait dans sa maison depuis des générations et a su la sauvegarder précieusement sans en connaître l'origine et la provenance. Il ne semble pas qu'il y ait eu, parmi ses ascendants, des gens ayant exercé des professions liés à l'usage des métaux. Elle ne ressemble pas à ce qui aurait pu servir d'enseigne à l'atelier d'un artisan et on peut plutôt penser à une statue de dévotion placée initialement dans une église. Il s'agirait donc plutôt d'un sauvetage du vandalisme révolutionnaire. Dans cette hypothèse, la provenance de cette statue est à rechercher dans une église proche. Or, dans le récent ouvrage que Monsieur Gilbert Chenot a consacré à « *Royaumeix Regalis Hortus* », on peut lire que l'église actuelle fut bâtie entre 1860 et 1863 ; elle remplaçait un édifice antérieur datant de 1775 dans lequel l'autel latéral nord était dédié à saint Eloi.

L'acquisition par le Musée de Toul de cette belle œuvre de statuaire gothique, qui semble datable du XV^e siècle, nous donne l'occasion de rappeler ce que nous savons de l'histoire de saint Eloi surtout grâce aux écrits de son contemporain et ami saint Ouen (appelé aussi Dadon), son biographe. On comprendra comment il put successivement être orfèvre puis évêque.

Saint Eloi est né dans le dernier tiers du VI^e siècle, aux environs de 585?, en Limousin dans une famille de culture gallo-romaine et chrétienne. Dans cette région étaient exploités certains terrains aurifères ce qui explique le métier d'orfèvre qu'il étudia dans sa jeunesse. L'ayant acquise, il se rendit à Paris ; c'était une des villes où le roi de France Chilpéric, père de Dagobert, résidait volontiers, entouré de sa cour. Cette ville n'était pas à proprement parler la capitale

qu'elle devait ultérieurement devenir, car les rois, de ce que les anciens historiens appelaient *de la Première Race* (pour désigner les Mérovingiens), avaient l'habitude de se déplacer avec leur cour, de ville en ville dans l'espace constituant leur royaume. On raconte que, si Eloi, au début de sa vie, artisan orfèvre, accéda successivement à de hautes fonctions politiques puis à l'épiscopat, ce fut à l'occasion de la fabrication d'un fauteuil, un trône de roi. Ces princes, descendants des chefs francs immergés seulement depuis quelques générations dans un univers gallo-romain dont ils admiraient les vestiges, s'efforçaient d'affirmer leur prestige en s'entourant d'accessoires vestimentaires ou mobiliers somptueux. Le roi commanda donc à Eloi un trône en or et lui remit la quantité de métal qu'il estimait nécessaire à la réalisation de cet ouvrage. Eloi exécuta la commande bien au-delà de ce qu'elle prévoyait puisqu'il réalisa non seulement un, mais deux admirables sièges avec la quantité de métal qu'il avait reçue. Emervillé de l'habileté de son orfèvre et encore plus de son honnêteté, une vertu rare dans les cours, surtout en cette période de cruauté et de violence, le souverain lui confia d'importantes et délicates missions dont il s'acquitta avec talent. Son biographe loue aussi l'édifiante simplicité et la piété de ce personnage immergé dans un milieu bien souvent corrompu.

Aux premiers siècles du christianisme, les évêques étaient élus par *le clergé et le peuple* mais, au temps des

Mérovingiens, bien souvent, les souverains s'attribuèrent cette fonction, ce qui parfois aboutissait à des choix fâcheux surtout s'il était monnayé par quelque présent, ce qui était une forme de simonie contre laquelle bien des réformes durent être progressivement réalisées. Mais, pour Eloi, le choix fut heureux. Il se trouva à la tête d'un très vaste diocèse dans la partie septentrionale du royaume franc, proche des espaces peu romanisés et encore peu pénétrés de christianisme. Plusieurs villes bénéficièrent de son activité mais, parmi celles-ci, ce fut à Noyon qu'il fixa son siège.

Comment le patronage de Saint Eloi, initialement attribué aux orfèvres, s'étendit-il à celui des forgerons puis à l'activité de toutes les professions en relation avec le travail des métaux ? Celui de forgeron et celui de maréchal-ferrant, qui souvent dans le monde rural se confondaient, est demeuré traditionnel jusqu'à notre époque. Il a vu fleurir, au cours des âges, de bien pittoresques légendes attribuant à saint Eloi des mérites de thaumaturge dont sa modestie se serait certainement scandalisée. Mais, les forgerons ne sont-ils pas des détenteurs d'étranges pouvoirs dans l'aptitude, qu'ils sont seuls à posséder, à fabriquer armes et outils ?

Terminons la présentation de cette belle statue entrée au Musée d'Art et d'Histoire de Toul, en exprimant la gratitude des Toulous à la famille Bouchot de Royaumeix.